

XYZ. La revue de la nouvelle

Diane-Monique Daviau et l'humour tendre

Suzanne Robert



Numéro 5, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robert, S. (1986). Diane-Monique Daviau et l'humour tendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 2–14.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Diane-Monique Daviau et l'humour tendre

Diane-Monique Daviau est née à Montréal le 18 avril 1951. Au terme de ses études secondaires, elle opte d'abord pour l'École Normale, puis se dirige en Lettres, enseigne le français et choisit finalement de se spécialiser en littérature allemande. Elle obtient une maîtrise en Germanistique et enseigne l'allemand à l'Université McGill, puis à l'Institut Goethe et à l'Université de Montréal où elle donne également des cours en littérature. En 1979, elle publie un premier recueil pour lequel elle sera finaliste au 16^e Grand prix littéraire de la ville de Montréal. À l'enseignement s'ajoutent peu à peu la traduction et la révision de manuscrits pour différentes institutions. En 1981, paraît un deuxième recueil de nouvelles. Elle anime, en 1983, une série de rencontres-conférences sur le conte comme genre littéraire. Depuis 1984, elle collabore au journal le Devoir et à la revue Liberté. «Berlin» fait partie d'un recueil de nouvelles en préparation. L'entretien a été réalisé à Montréal en octobre 1985.

Suzanne Robert

S.R. — *Diane-Monique Daviau, vous êtes, entre autres choses, professeur de langue et de littérature allemandes. Existe-t-il un lien entre votre passion pour cette langue et votre passion pour l'écriture?*

D.-M.D. — Oui, il existe un lien fondamental entre les deux passions. En fait, elles sont les deux pôles de ma vie, et elles ont exactement la même origine, soit le besoin de confronter l'imaginaire au réel. Passer du français à l'allemand, et inversement, correspond à comparer des réalités et des imaginaires différents: les réalités exprimées par la langue française et celles exprimées par la langue allemande constituent deux mondes réels distincts: l'imaginaire francophone et l'imaginaire germanophone, nés de structures de pensée et de cultures différentes, constituent eux aussi deux mondes distincts. Souvent même, l'écart entre les imaginaires, ou celui entre les réalités, est comparable à celui qui sépare imaginaire et réalité à l'intérieur d'une même langue.

Pour moi, écrire, c'est effectuer le passage entre réalité et imaginaire; c'est accéder, à l'intérieur d'une même langue, à une autre langue capable d'exprimer une autre réalité, celle de l'imaginaire.

Par le biais de l'allemand, j'ai l'impression d'entrer dans un univers à ma mesure, de la même façon que, par le biais de l'écriture, j'ai enfin le sentiment d'être à ma place, de me réaliser pleinement. Ce sont les deux seuls domaines où je me sens vraiment libre.

S.R. — *En quoi la langue allemande vous donne-t-elle cette sensation de liberté?*

D.-M.D. — C'est une langue qui me supporte davantage que le français. Le français m'a été donné comme une mère; l'allemand, je l'ai choisi par affinité. Pas en toute liberté, bien sûr, puisque l'attrait et la passion m'ont caché, au début, ses faiblesses; malgré tout, maintenant, cette langue continue de me séduire chaque jour comme au premier jour. Elle m'impose moins de restrictions que le français; elle me permet de laisser davantage libre cours à ma fantaisie tout en m'accordant la possibilité d'exprimer des choses radicales. Sa souplesse facilite une façon d'être radical et direct sans brutalité. L'allemand rend possible une forme d'hu-

mour qui arrive peu ou mal à s'exprimer en français. J'ai souvent l'impression de devoir mettre le français «au pied du mur» pour qu'enfin il me donne ce dont j'ai besoin.

S.R. — *La langue française est donc réductrice pour vous?*

D.-M.D. — Pour moi, oui. Le fait d'avoir eu accès à une autre langue, qui me donnait une plus grande liberté, rend difficile mes retours au français dont je vois alors les faiblesses, les lacunes; j'ai l'impression de reprendre le joug, de me laisser enchaîner. J'ai eu accès à d'autres langues (anglais, espagnol, arabe), mais l'allemand reste ma langue privilégiée, probablement parce que ma façon d'aborder l'univers peut mieux s'y épanouir.

S.R. — *Si l'on admet que la langue est un reflet de la pensée, et votre langue privilégiée étant l'allemand, en quoi votre pensée est-elle étrangère à la «pensée francophone»?*

D.-M.D. — J'aurais envie d'apporter une correction en disant: «Parmi les langues étrangères, je donne ma préférence à l'allemand.» Je me rends compte que, en voulant faire cette correction, je tente en fait d'adoucir la question parce qu'elle me semble brutale. Mais si j'y regarde de plus près, je dois admettre que ma pensée est, sinon étrangère, du moins éloignée, c'est vrai, de la pensée francophone. Entre autres, dans cette façon de pouvoir être direct sans brutalité, dans la possibilité d'apporter des nuances, de dire «blanc» sans donner l'impression de porter un jugement sur le «noir».

S.R. — *Comment arrivez-vous à rendre votre pensée dans cette langue réductrice?*

D.-M.D. — Sans doute par des techniques, des tactiques de détour. Pour ne pas me servir d'un moyen pauvre en français, je fais des détours et souvent les détours deviennent créateurs. Les faiblesses deviennent des forces.

S.R. — *Pourquoi ne pas écrire en allemand?*

D.-M.D. — Parce que je suis quand même très attachée à ma langue maternelle. Mon lien avec elle est plus vieux, donc d'une certaine façon plus profond. Idéalement, on devrait pouvoir écrire dans toutes les langues que l'on connaît, en fonction des circonstances, selon la pensée à exprimer ou les nuances à apporter. Passer, dans un même texte, d'une langue à d'autres, de celle qui nous apporte la possibilité d'exprimer l'humour, ou la tendresse, à une autre qui se prête mieux à une idée, à une abstraction...

En cours de route, lorsque j'écris, plein de choses se perdent, ne sont pas exprimées, que ce soit une idée ou une façon de mettre en lumière un personnage; par contre, ce phénomène apporte des richesses que je n'aurais pas pu exploiter si je n'avais pas eu conscience des faiblesses de la langue. Je travaille beaucoup contre ces faiblesses. J'écris souvent contre la langue, et j'écris aussi contre moi-même. Je me bats constamment.

S.R. — *Auriez-vous souhaité naître et écrire ailleurs qu'ici, au Québec?*

D.-M.D. — J'aurais surtout aimé naître dans un pays dont l'environnement aurait été plus harmonieux. Par environnement, j'entends le paysage, l'architecture. Je suis déchirée parce que, d'une part, mes racines sont ici et que je suis très attachée au Québec; d'autre part, je me sens mieux ailleurs, c'est dans d'autres endroits du monde que je me sens en paix avec moi-même. J'aime les villes, mais Montréal me désole par sa laideur, sa grisaille. Ailleurs, je me plais dans les villes, j'ai des émotions esthétiques; ailleurs, la nature — qui est très importante pour moi — est plus harmonieuse, moins défigurée par les interventions humaines. En ce sens, j'aurais préféré naître ailleurs. Écrire ailleurs? Je pense pouvoir écrire presque n'importe où, mais j'écrirais sûrement d'une toute autre façon parce que, ailleurs, mon

esprit est plus libre, plus en harmonie avec lui-même, et il s'oxygène mieux; j'écrirais sûrement d'une façon plus sereine. Ici, je suis angoissée, atteinte par l'environnement; ça se reflète sans doute dans l'écriture, dans le style, les thèmes et les préoccupations. Je le sais pour l'avoir vécu: ailleurs, j'ai l'esprit plus ouvert, plus serein.

S.R. — *Pourrait-on dire alors qu'il existe deux sources de biais dans votre oeuvre, soit le fait d'écrire en français et celui d'écrire ici plutôt qu'ailleurs? L'oeuvre qui nous parvient, ce n'est peut-être pas celle qui devrait nous parvenir?*

D.-M.D. — Elle est le produit des contingences, des circonstances, des conditions dans lesquelles on a travaillé. Je pourrais tout aussi bien dire que ma passion de l'écriture est également le fruit des circonstances. Je peux facilement imaginer que si j'avais grandi dans un milieu où la musique, par exemple, avait été très présente ou si j'avais eu à ma disposition des pinceaux ou de la terre, il est possible que j'aurais plutôt composé de la musique, ou peint, ou sculpté. Pourquoi je suis allée vers l'écriture? Pourquoi j'ai fini par développer une passion pour elle? Sans doute parce qu'elle a été pour moi le premier univers accessible, la première façon de créer avec peu de moyens. Ce qui est troublant, c'est peut-être ça, ce sentiment de n'avoir jamais vraiment choisi mais d'avoir plutôt été choisie par un moyen de création, d'avoir été choisie par l'écriture. L'écriture s'est imposée peu à peu. Tout à coup, on se rend compte qu'on écrit, que c'est une chose que l'on fait régulièrement, qu'elle nous manque si on la délaisse, qu'elle est devenue une préoccupation constante et une façon privilégiée d'aborder le monde. Ça aurait pu en être une autre. Tout est biaisé au départ.

S.R. — *Auriez-vous envie de pratiquer une autre forme d'art?*

D.-M.D. — Pour mon plaisir personnel, oui, j'aurais envie de tâter autre chose. Mais pour pouvoir en jouir, il faudrait acquérir tout

un aspect technique avant d'arriver à créer. Il serait trop tard déjà pour apprendre la musique de façon sérieuse et en composer. Et la passion de l'écriture continue de réclamer son dû.

S.R. — *Dans votre premier recueil de contes, Dessins à la plume, et peut-être davantage dans le second, Histoires entre quatre murs, vos textes s'ouvrent généralement sur une réalité quotidienne. Puis, subitement, au détour d'une phrase, ce quotidien se retrouve au second plan, au profit d'une dimension insoupçonnée de la réalité. Êtes-vous consciente de ce phénomène qui fait que vos textes pourraient être qualifiés de «textes philosophiques»?*

D.-M.D. — Maintenant oui, j'en suis consciente. Je l'ai découvert au moment où j'ai décidé d'envoyer le premier recueil chez un éditeur; en classant mes textes pour déterminer dans quel ordre j'allais les présenter, je me suis rendu compte, à la relecture, que chacun se retournait sur lui-même dans une sorte de pirouette, que chacun pivotait au détour d'un mot, d'une phrase, d'un personnage, d'une idée, et allait dans une direction toujours imprévisible, parfois même contraire au point de départ; et c'était exactement à cet endroit que le texte avait commencé à me captiver au moment de l'écriture. Je comprenais alors pourquoi j'avais écrit le début du texte et toutes ces phrases qui m'avaient amenée au point tournant. Ce point, il correspond au moment où le lecteur a à fournir un effort de réflexion qu'il n'aurait pas pensé devoir fournir au début de sa lecture; et il correspond aussi au moment où, pour moi, le texte a pris son sens.

S.R. — *Vous n'avez pas de plan précis au départ? C'est le texte qui vous guide lui-même vers ce point tournant?*

D.-M.D. — Oui, c'est le texte lui-même. Le point de départ, que ce soit une idée, une image ou un personnage, reste toujours une

situation très concrète; mais dans ce point de départ est déjà contenu le point central du texte, sa chute. Cela, je le sens dès le début, tout en ignorant de quoi il s'agit exactement. Tout à coup, je vois surgir le point tournant du récit; il y a un noeud, un lieu de retournement qui me laisse moi-même surprise. Je suis alors placée devant des choix à faire, des possibilités de développements, des directions diverses. Il me vient, à ce moment-là, des angoisses et une sorte de frénésie; j'ai peur que le texte m'échappe. J'étais consciente de ce phénomène quand j'ai entrepris d'écrire le second recueil. Mais, comme les textes devenaient de plus en plus longs, je n'arrivais pas non plus à prévoir l'instant du pivotement. J'étais donc aussi surprise qu'à la relecture du premier recueil.

S.R. — *Ce phénomène, c'est-à-dire le quotidien qui pivote et devient une réflexion philosophique, est-ce un miroir de votre façon d'exister?*

D.-M.D. — Je le pense. La vie se déroule ainsi devant moi. Souvent, dans la banalité des choses, au coeur même de l'incompréhension, une danse folle se produit; on dirait que choses et gens tombent sur la tête, se renversent et montrent l'envers de la médaille, le côté farfelu, ce qu'il y a sous les apparences. Les choses sont si banales, tellement insipides que mon esprit automatiquement cherche une autre dimension. Cette façon de considérer le réel est peu à peu devenue une façon de vivre, est devenue aussi quotidienne que le quotidien. Elle se reflète dans l'écriture... Est-ce ce mode d'appréhension du monde qui influence l'écriture, ou bien est-ce l'écriture qui m'amène à poser cette sorte de regard sur le monde? Je ne sais pas. Peut-être que les deux s'influencent réciproquement.

S.R. — *Dans Dessins à la plume, la plupart des textes sont très courts. Dans Histoires entre quatre murs, ils sont déjà un peu*

plus longs. Y aurait-il, dans votre travail d'écriture, une évolution quant à la longueur des textes? À quoi correspond-elle?

D.-M.D. — On pourrait croire qu'il s'agit d'une évolution et que les textes à venir seront de plus en plus longs, mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'un mouvement rectiligne. J'ai d'ailleurs commencé à écrire un recueil de textes encore plus courts que ceux de mon premier livre. Je pense que la longueur est plutôt liée aux besoins du moment et aussi à celui de ne pas se répéter. On ne peut pas dire en une page ce que l'on dit en vingt-cinq pages, et inversement. L'un n'est pas mieux que l'autre, mais tout simplement différent.

S.R. — Quand vous avez commencé à écrire, avez-vous débuté avec des textes courts?

D.-M.D. — Quand j'ai «commencé à écrire», c'est-à-dire lorsque j'ai pris conscience que j'écrivais et que je me sentais moins heureuse si je ne le faisais pas, j'ai effectivement commencé par produire des textes courts et ce, pour deux raisons. D'abord, j'étais moins préoccupée par la narration que par le fait de remettre en question l'outil dont je me servais, de travailler avec peu de moyens pour montrer la réalité cachée. Mon intérêt principal concernait la réflexion, la comparaison, la confrontation. Il y a aussi une seconde raison, très pragmatique, celle-là: ayant toujours eu à mener de front plusieurs activités pour gagner ma vie, j'ai rarement pu jouir d'une période de temps assez continue pour écrire un ouvrage de longue haleine. J'ai souvent commencé à écrire des romans, mais je perdais le fil en cours de route parce que l'urgence de gagner ma vie interférait avec le travail de création.

S.R. — La plupart du temps, les écrivains commencent d'abord par écrire des romans, puis s'essaient à la nouvelle et au conte.

D.-M.D. — J'aimerais écrire un roman et je ne pense pas être uniquement et définitivement nouvelliste. Romancier, nouvelliste,

poète, ce sont là des étiquettes. Dans les pays germanophones, par exemple, il y a beaucoup plus de formes littéraires reconnues et on accepte plus facilement qu'ici que les écrivains créent leurs propres étiquettes, leurs propres catégories; s'il faut absolument apposer une étiquette, on en inventera carrément une qui n'a rien à voir avec les conventions ou les traditions. Le lecteur, là-bas, accepte de courir le risque; il prend plus de risques que le lecteur francophone qui a toujours besoin d'être rassuré par une étiquette conventionnelle reconnue. Or, on ne peut pas toujours écrire en fonction de normes établies, de schémas prédéterminés. Il faudrait que les catégories se conforment au produit, et non l'inverse. Sinon, rien de tel pour étouffer la création.

S.R. — *Aimez-vous lire? Que lisez-vous?*

D.-M.D. — J'ai toujours beaucoup lu, avec beaucoup de plaisir, tant par goût que pour mon travail. J'aime être dérangée par mes lectures, être touchée, intriguée, intéressée, choquée. J'aime que les textes que je lis changent ma vie.

Presque tout m'intéresse, sauf les romans historiques. Parmi toutes les littératures, j'ai bien sûr un faible pour la littérature allemande.

S.R. — *Lisez-vous des livres québécois?*

D.-M.D. — J'en ai beaucoup lus, autrefois. J'avoue ne lire maintenant que ceux que me recommandent mes amies et amis, et ceux écrits par des amies et amis. Je ne suis pas portée à en acheter pour mon plaisir.

S.R. — *Leur manque-t-il une dimension que vous jugez essentielle?*

D.-M.D. — Oui. De l'ouverture. De l'humour mêlé à de la tendresse. Une «complétude». Un épanouissement.

S.R. — *La littérature québécoise souffrirait de complaisance, de froideur?*

D.-M.D. — Elle est certes trop complaisante. Et elle fait faussement sérieux. Cérébrale. Tape-à-l'oeil. Froide, oui, dans la mesure où elle manque de cette légèreté dont on est capable même dans les moments de désespoir.

S.R. — *La question classique: si l'on vous proposait d'apporter un seul livre sur une île déserte, lequel choisiriez-vous?*

D.-M.D. — J'ai toujours eu la conviction que lire est un acte social, au même titre qu'écrire. Quand on écrit, c'est pour être lu; quand on lit, c'est pour en parler. Mon plaisir est décuplé quand j'ai la possibilité de parler des livres que j'ai aimés. J'ai du mal à imaginer que je pourrais continuer à lire sans pouvoir partager ce que j'ai lu. Ceci dit, s'il fallait absolument choisir un seul livre comme compagnon sur une île déserte, j'opterais pour un livre allemand: *Raumlicht: Der Fall Evelyne B.*, de Ernst Augustin. On pourrait traduire le titre par: *Lumière spatiale: Le Cas Evelyne B.*, mais les éditions Gallimard, qui en ont publié une traduction en 1978, lui ont donné un titre plus accrocheur: *Evelyne ou Un Voyage autour de la folie*. C'est un livre d'une grande lucidité, écrit par un psychiatre qui y traite de la schizophrénie avec humour et tendresse, et non pas d'une façon technique. C'est un livre que j'ai beaucoup relu depuis sa parution en allemand, en 1976.

S.R. — *Êtes-vous misanthrope?*

D.-M.D. — Non, je ne pense pas. Je crois plutôt que j'ai de la difficulté à me trouver dans des grands groupes anonymes où ce sont toujours les mêmes gens qui empêchent les autres d'avoir accès à la parole, qui parlent fort et ne respectent personne. J'aime les êtres respectueux et tolérants.

S.R. — *Plusieurs de vos textes mettent en scène des enfants. Que pensez-vous des enfants?*

D.-M.D. — Rien de particulier. Il y a autant de genres d'enfants qu'il y a de genres d'adultes. Toutefois, je pense que les enfants sont souvent humiliés par les adultes, bafoués, méprisés, trahis. Les enfants de mes textes, ce sont les représentants de ma propre enfance et de celle de mes contemporains. C'est l'enfance trahie, mais c'est aussi l'enfance qui aurait dû être.

S.R. — *Quelles sont les choses qui vous révoltent?*

D.-M.D. — À part la souffrance et la mort, contre lesquelles on ne peut rien... l'hypocrisie, sous toutes ses formes, et le chantage affectif. L'exploitation des faibles, aussi, ces «faibles» qui refusent de revendiquer leurs droits face aux plus forts qui savent jouer le jeu.

S.R. — *Les choses précieuses, consolantes pour vous, quelles sont-elles?*

D.-M.D. — Parmi les objets auxquels j'ai souvent recours pour me consoler, il y a, entre autres, les photographies d'intérieurs d'artistes. J'aime beaucoup voir d'immenses ateliers où il y a des tables de travail couvertes de livres, de papier, de plumes et d'encriers, des tableaux aux murs, des miroirs, des objets familiers qui créent un univers. Certains ont de grandes fenêtres donnant sur un jardin... J'aime aussi les objets faits de pierre, de bois. Et aussi l'image de la mer ou celle de l'eau qui coule. L'apaisement que me procurent la pierre et le bois vient de ce que je sais qu'ils vont me survivre, faire face au temps. À la fin de mon texte intitulé *Pierre par pierre*, dans *Dessins à la plume*, l'un des personnages dit à l'autre, en lui montrant une pierre, qu'il ne s'agit pas d'une pierre. Tout de suite après, on lit: «Et le monde s'écroule.» On peut s'illusionner sur la réalité, mais les pierres, elles, sont fondamentales. La durée et la vérité se rangent de leur côté.

L'image la plus consolante, c'est celle de la mer qui meurt sur la grève et qui laisse des galets derrière elle. Deux aspects, deux pôles de l'univers se trouvent réunis dans cette image.

S.R. — *Quels sont vos projets d'écriture?*

D.-M.D. — J'ai déjà en chantier un recueil de textes très courts, un recueil de nouvelles et un projet de roman. J'aimerais beaucoup écrire un scénario de film. J'ai souvent l'impression, en écrivant, de me tuer à la tâche de mettre en mots ce que je pourrais mettre en images.

S.R. — *Les éditions Penguin traduisent actuellement en anglais l'un de vos textes qu'elles présenteront dans une anthologie de littérature québécoise. Quel est-il?*

D.-M.D. — Il s'agit de *Sous cloche de verre*, tiré du second recueil.

S.R. — *Pourquoi ce titre?*

D.-M.D. — Parce que le personnage féminin, souvent rabroué par un certain Mathias, a l'impression que la seule façon de ne pas envenimer les choses, c'est de se taire, de se mettre en boule, comme une petite boule de malheur, une petite boule de chagrin que l'on mettrait sous cloche, que l'on oublierait, jusqu'à ce que la tempête soit passée.

Bibliographie

Dessins à la plume, Montréal, éd. Hurtubise HMH, coll. «L'arbre», 1979.

Histoires entre quatre murs, Montréal, éd. Hurtubise HMH, coll. «L'arbre», 1981.

«Tante Anna ou la fidélité», dans *XYZ*, vol. 1, no 2, été 1985.

«Bonjour, Philippine!», dans *XYZ*, vol. 1, no 3, automne 1985. Cette nouvelle a été diffusée sur les ondes de Radio-Canada MF le 27 août 1985.